

Ses ennemis eurent bientôt occasion de prendre leur revanche. Le 15 janvier 1831, l'infatigable tribun fut arrêté avec M. Barret et son fidèle ami Thomas Steele, dans une réunion que l'autorité déclara illégale. Une information criminelle commença contre eux. Le jury d'accusation déclara les accusés coupables, et ils durent se présenter devant le jury ordinaire. L'affaire subit des retards auxquels le ministère ne fut certainement pas étranger. Le bill de 1829 contre les associations n'avait été voté que pour deux ans. Le délai expira durant les poursuites qui furent abandonnées par le Gouvernement. Entre autres démonstrations de sympathie données à O'Connell dans cette circonstance, les habitants de dix comtés prirent la résolution de venir, le crêpe au chapeau, assister à son procès.

En 1832, sous l'impression encore récente de l'émancipation et de l'insurrection qui avait en trois jours renversé et relevé le trône de la France, l'Angleterre vit triompher la cause de la réforme parlementaire. O'Connell pour rendre aux Anglais le généreux concours qu'ils lui avaient donné dans la lutte pour l'émancipation, tourna de ce côté les efforts de l'agitation. L'Irlande se leva en faveur de la réforme parlementaire, quoiqu'elle ne dût en retirer pour elle-même que de très faibles avantages.

Sous le ministère du comte Grey, l'agitateur montra plus de modération que n'en comportait ordinairement son caractère. Il se résigna à attendre, afin de donner aux hommes d'Etat d'Angleterre la facilité de rendre justice à son pays. Il laissa passer, sans déchaîner l'Irlande, le *coercition bill*, mis en vigueur en 1833. L'agitation de 1834, en faveur du rappel de l'union, ne lui fit guère obtenir que des promesses. Le 22 avril 1834 il présenta à la Chambre des Communes une motion en faveur du Rappel. Le discours qu'il prononça pour justifier les pétitions sur lesquelles sa motion était appuyée tint la Chambre attentive durant six heures. M. Rice (aujourd'hui lord Monteagle) fit une réplique qui ne dura pas moins longtemps. Après un débat orageux, la Chambre vota sur la proposition, qui fut rejetée par 523 voix contre 38. Un seul membre anglais avait voté pour la rupture de l'Union. Les quarante membres irlandais qui votaient toujours avec l'agitateur étaient appelés *O'Connell's tail* (la queue d'O'Connell). C'est à l'aide de cet appoint qu'il a, de 1835 à 1841, maintenu le ministère Melbourne aux affaires.

Nous passons sur les touchants témoignages de sympathie dont l'émancipateur de l'Irlande fut l'objet, en 1835, dans sa croisade à travers l'Angleterre et l'Ecosse.

A continuer.

LETTRE DU P. D. DURANQUET DE LA Cie. DE JÉSUS,

A UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

Suite et fin.

« Je guéris : je continuai à suivre les pratiques Sauvages ; j'oubliai entièrement la vision que j'avais eue et la pensée de me faire chrétien. Quatre ans se passèrent ainsi. Vers l'automne de la troisième année, je tombai dans une profonde tristesse ; moi-même je n'en connaissais pas la cause. Je ne faisais que changer de camps, je voyageais ; mais la tristesse me suivait partout. J'allais à la chasse, et je revenais bientôt à mon Wigwam, et je restais là. La conversation avec ma famille ne me consolait pas. Tous ceux qui me voyaient avaient compassion de moi ; tous les Sauvages avaient ma tristesse. À peine pouvais-je prendre quelque nourriture. Cet état dura tout l'hiver. Au temps où l'on fait le sucre, j'étais avec ma femme dans le bois ; nous venions d'y faire notre cabane à sucre. Un jour j'allai au poste Anglais pour acheter quelques provisions ; les officiers m'offrirent de l'eau de feu. Le soir je retournai au bois presque ivre. A une certaine distance, fatigué, ne pouvant plus marcher, je me couchai dans la neige. Deux français cherchèrent à me décider à marcher encore. Transporté dans ma cabane, je devins extrêmement malade ; en quelques jours je me trouvais presque expirant. Les anciens furent appelés. Ils vinrent avec le *chichigwa* ; ils suspendirent dans ma cabane leurs sacs de médecine. Ils firent les chants et cérémonies accoutumées. Je n'éprouvai aucun soulagement. Etendu sans mouvement et respirant à peine, je fis signe à ma femme de me couvrir le front. Elle le fit et je n'attendais que la mort.

Tout à coup comme une goutte tombée du ciel dans mon cœur, je sens le souvenir de la vision que j'avais eue quatre ans auparavant. Je me rappelai tout ce que j'avais vu et entendu. « Oh ! me dis-je à moi-même, voilà que je meure ; mais que vais-je devenir ? Je n'irai point au ciel ; je n'ai pas fait ce que le Grand-Esprit m'a commandé ; je lui ai désobéi. Serait-il encore temps ? Le baptême me serait-il accordé à moi si méchant ? oh ! si je pouvais encore !

Dans la cabane se trouvait une Sauvagesse mariée à un français. Je fis un effort et je pus lui dire : crois-tu que si je faisais avertir le français, il voudrait me donner le baptême ; ne dirait-il pas : il a été trop méchant ? — Oh sans doute, dit la Sauvagesse, le français viendra, il te baptisera. — Vas donc lui dis-je, avertir N. mon beau frère. Il ira parler au français. Mon beau frère entra bientôt, il confirma l'espérance donnée par la Sauvagesse. Il manquait de souliers pour le voyage, je lui donnai les miens. Il partit. Que le temps jusqu'à son retour me parut long ! n'arrive-t-il pas, disais-je sans cesse à ceux qui se trouvaient auprès de moi ? — Enfin le voici, il entre ; as-tu vu le français, viendra-t-il, lui dis-je aussitôt ? J'ai vu le français, répondit le Sauvage ; j'ai vu aussi A. (l'agent Anglais.) Ils se sont parlé, ils ont dit : il ne faut pas baptiser ce malade, ce mauvais Sauvage ; il demande le baptême parce qu'il

est malade ; s'il guérit, il retournera à toutes ses jongleries. — Cette nouvelle heurta rudement mon cœur ; je perdis tout ce que l'espérance m'avait donné de consolation. Et tourmenté des plus tristes pensées, je voyais déjà mon dernier moment. Que mon sort est affreux ! me disais-je à moi-même ! que vais-je devenir ? J'entrerais dans l'agonie ; on jeta un voile sur mes yeux. C'était à l'entrée de la nuit. — Tout à coup m'apparut tout proche un homme ; il avait une robe de toile parfaitement blanche, et sur la tête un bonnet élevé qui se divisait en deux pointes. Lorsque je vis depuis Mgr. l'évêque McDonald ; voilà bien, me dis-je aussitôt, la coiffure que j'ai vue). Il était élevé au-dessus de terre, d'une très-belle taille ; il avait les mains jointes. Il m'adresse ces mots : « oh ! que vous êtes méchants, tous tant que vous êtes ; vous ne seriez pas même charité à un enfant de 4 ans. Tu as demandé le baptême, et personne qui ait eu pitié de toi ! Il n'y a que le Grand-Esprit qui fasse charité ; il t'a aimé, il voit les bonnes pensées de ton cœur, il voit ton repentir ; il voit que tu rejettes tout le mal qui est dans ton cœur. Rien ne lui est impossible ; demain à midi lorsque tu verras le soleil par le haut de ta cabane, déjà tu seras chrétien. » L'homme qui me parlait disparut aussitôt ; je sentis dans mon cœur une grande joie, je ne souffrais plus. Je me découvris le visage, et je dis à ma femme : le Grand-Esprit nous fait charité ; demain je serai baptisé. Sa mère qui était assise auprès d'elle dit alors : oh ! voilà qu'il n'a plus sa raison. — Je n'ai pas perdu ma raison, lui dis-je, vous verrez demain la vérité de ce que je vous annonce.

Je me couvris encore le visage ; le personnage que j'avais vu m'apparut encore. Il tenait un cierge posé sur un plat. S'étant abaissé vers moi, il le posa sur ma poitrine ; mon cœur fut aussitôt délivré de toute tristesse et de tout mal. L'homme disparut, me laissant consolé, plein de joie. J'entrai dans un sommeil paisible ; il ne me restait de la maladie, que la faiblesse ; et dans mon cœur, si longtemps triste, un poids comme une marque et un souvenir de la miséricorde de Dieu ; il y est encore et y sera toujours.

Dès que le jour parut, je demandai s'il n'arrivait personne ; et souvent je répétais la même question. Personne ne viendra, me répondait-on. Enfin les chiens se mettent à aboyer, on lève la toile qui servait de porte à mon Wigwam. Ce sont deux Français qui viennent en toute hâte. Ils entrent, c'étaient S. et D. Mon frère, dit le premier, nous avons appris que tu étais bien malade, et que tu demandais le baptême. Nous arrivons pour te parler de la prière et te baptiser. Ils prièrent longtemps ; ils avaient un livre à la main. Ils me parlèrent de la prière ; enfin ils montrèrent l'eau qu'ils portaient dans une fiole. Je m'assis et S. la versa sur mon front. — Repose-toi, me dit-il alors ; et comme en me penchant en arrière je retombais sur ma natte, je vis à travers le toit du Wigwam, le soleil qui brillait dans mes yeux. Voyez, dis-je alors aux Sauvages, si j'ai dit vrai hier quand je vous ai annoncé qu'un moment où le soleil passerait au-dessus de votre cabane je serais chrétien. Comme j'étais content ! Tout le reste de la journée se passa dans ces transports de la joie de mon cœur.

La nuit qui suivit mon baptême j'eus dans mon sommeil une autre vision. Il me sembla que le Wigwam était rempli de jongleurs ; et de tous les insignes de la jonglerie, le *Chichigwa*, les sacs en peau de loutre ou de castor, etc. ; les vieillards étaient assis autour ; ils chantaient pour ma guérison ; comme s'ils eussent pu l'obtenir par leurs jongleries. J'éprouvai la plus grande horreur pour tout ce que je voyais et entendais dans ma cabane ; mais au-dessus la voix d'une foule innombrable répondit à celui des jongleurs, et me fit tressaillir de joie tant elle était belle, et tant devaient être beaux ceux qui la faisaient entendre. Elle disait s'adressant au chef des jongleurs : « non ce n'est pas toi qui l'a guéri ; il m'appartient. C'est moi qui lui ai fait charité ; il est à moi, il ne t'appartient pas, il ne t'appartient jamais ; et quand même tu le verrais tomber encore, ne crois pas qu'il t'appartienne, je lui ferai encore charité.

Alors descendirent quatre de ces anges dont j'avais entendu la voix ; ils ressemblaient à de jeunes enfants. Ils étaient couverts jusqu'aux pieds d'une robe blanche ; ils avaient des ailes ; ils tenaient chacun des flambeaux allumés ; ils se placèrent debout à chaque coin de mon lit. Ils me regardèrent avec un sourire aimable, ils firent le signe de la croix. Je ne pouvais arrêter la vue sur eux ; ils étaient trop beaux.

Quelques jours après mon baptême, on vint me chercher de la part d'A. (l'agent Anglais) et de quelques Sauvages, ils voulaient m'assister dans ma maladie. Mais j'étais guéri, et les forces me revenaient chaque jour. Arrivé chez A. je ne craignis pas de me plaindre du retard qu'ils avaient mis à mon baptême : « Pourquoi, lui dis-je, es-tu avare du baptême pour un Sauvage ? Ne sais-tu pas que le Grand-Esprit appelle aussi les Sauvages à la prière ?

Ma conversion fut le signal de celle de ma tribu. Tous voyaient le changement que le baptême avait produit en moi. Ma parole était puissante. Lorsque Mgr. McDonald vint visiter notre île, je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. Le Grand-Esprit t'a fait charité, me dit-il ; il t'a fait que tu travaillais pour le Grand-Esprit et pour tes frères. » Ainsi j'ai fait, ne désirant d'autre récompense que celle que le Grand-Esprit donne. J'ai ouvert le sentier. Que les Robes-noires viennent maintenant.

D. DURANQUET, S. J.